

Dix questions à...

Alain Gerbier

chargé de cours à l'École des médias de l'UQAM



Alain Gerbier est originaire de France. Il s'est établi au Québec en 1970. Il a travaillé dix ans à l'Agence France-Presse et vingt ans au journal français *Libération*. Depuis 1985, il enseigne le journalisme à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

Très intéressé par le sort des Premières Nations et par les différends qui les opposent régulièrement aux gouvernements canadien et provinciaux, il a été un témoin privilégié de plusieurs crises amérindiennes, notamment celle d'Oka en 1990.

Entrevue avec un journaliste loquace qui n'a pas peur d'exprimer ses opinions.

1. Alain Gerbier, quelles sont les principales critiques que vous adresseriez aux médias d'aujourd'hui?

Ma première critique, ce serait la superficialité. Les médias fournissent des informations qui ne sont pas présentées de façon complète et cohérente. On présume que le lecteur, le téléspectateur ou l'auditeur est au courant de ce dont on parle. Ce que j'appellerais la présomption de connaissance. Le journaliste qui transmet l'information ne prend pas la peine de fournir les quelques éléments qui permettraient de mieux comprendre. On oublie qu'il y a constamment des changements de génération. On oublie les nouveaux arrivants. Par exemple, quand on parle de la Crise d'octobre 70, on fait comme si tous les gens étaient au courant qu'en octobre 1970, on a eu recours à la *Loi sur les mesures de guerre* et que l'armée était dans les rues de Montréal.

Ma deuxième critique, la paresse. Il n'y a pas de valeur ajoutée à l'information. Pourquoi les gens liraient-ils un journal alors que leur voisin est capable de leur fournir la même information dans le même état? La valeur ajoutée, c'est être capable d'expliquer aux gens le pourquoi d'un événement; les circonstances; les conditions qui font que cet événement s'est produit. Voilà ce qui va vous permettre de comprendre ce qui est en cause. Si un journaliste n'est pas capable d'apporter cette valeur ajoutée, la profession n'a aucune raison de continuer à exister.

2. Diriez-vous que les journalistes font du bon travail?

Non, ce qu'ils font est pitoyable!

À part quelques exceptions, il y a chez les journalistes québécois une ignorance crasse de l'histoire et de la géographie. On a toujours droit aux mêmes histoires, concentrées autour des mêmes lieux. Très franchement, je ne supporte plus cette attitude des journalistes d'être toujours dans l'émotion. Un journaliste, sur les lieux d'un accident, qui nous balance : « Ici la population est bouleversée » ne nous donne pas une information. L'émotion, c'est un assaisonnement; c'est un petit supplément mais ça ne peut pas être l'essentiel. Ce qui nous intéresse, c'est « quelles sont les circonstances qui ont fait qu'il y a eu cet accident », et si, par exemple, des gens importants se trouvaient dans l'accident, « quelles sont les conséquences de leur décès pour la communauté ».

Le vrai problème des journalistes, c'est leur manque de rigueur, de curiosité. Nous n'entendons jamais parler de l'arrivée prochaine (possiblement au cours des cinquante

prochaines années) de migrants climatiques en très grand nombre au Canada. Personne ne se penche sur cette question. Un événement ne surgit pas d'une façon fortuite; dans les mois, les années qui précèdent, il y a tous les signes avant-coureurs. Comme journaliste, si on a une bonne connaissance de ce qui s'est passé, sans être prophète, on est capable d'anticiper. Un journaliste qui ne sait se situer ni dans le temps, ni dans l'espace ne peut pas faire son boulot correctement. Il y a quarante ans, il n'y avait pas la mondialisation, on pouvait ignorer le Kazakhstan ou l'Ouzbékistan mais, de le faire aujourd'hui, c'est tout simplement impardonnable.

3. Que pensez-vous de la couverture, par les médias, des communautés autochtones du Canada, vous qui êtes particulièrement intéressé par la question?

Trois choses... Premièrement, il y a une ignorance profonde de la réalité et de l'histoire des communautés autochtones. Ensuite, il y a une énorme complaisance. Finalement, et c'est le principal, un contentieux qui n'est pas réglé. Je pense qu'on n'enseigne pas l'histoire, à cause de ce contentieux, parce que c'est tabou. Tous les livres d'histoire au Canada commencent au moment du contact avec les Premières Nations, c'est fascinant. C'est comme s'il n'y avait rien eu avant!

Pendant mes années de journalisme, j'ai souvent couvert des événements impliquant des communautés autochtones et j'ai toujours été très bien accueilli dans les réserves. Il y a une façon de se faire accepter. En jouant avec leurs enfants, en allant à la chasse avec eux, en participant à leur vie tout simplement. Lorsqu'ils m'associaient à ceux qui les ont spoliés, je leur disais que je n'étais pas là lorsque des Amérindiens ont été déplacés, affamés, éliminés. Ce n'est pas moi qui ai signé les traités. Je ne cautionne pas ce qu'ont fait ces gens-là.

Je souhaite qu'il y ait un jour, sur le plan historique, quelque chose de plus aboutie. La couverture journalistique des questions autochtones est piégée par ce refus d'observer les faits et d'essayer de comprendre le point de vue de l'autre. Je n'entends jamais parler, par exemple, du *Traité de Jay* de 1794. Ce traité reconnaît que le territoire des Mohawks est à cheval sur la frontière canado-américaine et leur garantit une libre circulation dans cet espace. Il faudrait fournir une information qui permette aux gens de comprendre les véritables paramètres, à la fois sociaux, politiques, juridiques et historiques. Mais on fait comme si ça n'existait pas. L'information est tronquée. Ça prend des poètes, je pense ici à Richard Desjardins, pour faire prendre conscience aux gens de ce qui se passe sur le plan de la foresterie ou dans la vie quotidienne des Algonquins.

4. Quelles sont, selon vous, les répercussions de la concentration des médias au Canada?

La concentration de la presse, c'est pour moi un faux problème. Ce qui cause un problème, c'est la pensée unique. Que tout le monde copie/colle, répète. Le propriétaire du journal a une influence sur l'éditorial proprement dit. Pour ce qui est d'un article (90 % du contenu du journal), il n'a aucune influence en réalité.

Ce que je remarque au Québec, c'est que les journalistes ont tendance à s'autocensurer mais je comprends car c'est une petite communauté et dans une petite communauté, il y a toujours un lien familial et on a peur de heurter quelqu'un. Il y a aussi un problème historique et on vit avec cela depuis la conquête. Il faut savoir se libérer de cet héritage.

Je dirais aussi qu'il y a une situation qui est propre à l'Amérique du Nord. Il n'y a pratiquement pas de journaux nationaux en Amérique du Nord, il n'y a que des journaux locaux. *Globe and Mail, New York Times, USA Today, Washington Post*; ils sont une poignée à peine. La principale explication, elle est de nature économique parce qu'il y avait, jusqu'à récemment, des problèmes de distance. Maintenant, avec Internet, ça ne coûte plus rien. On produit le journal à Montréal; on transmet les pages à Gaspé et le journal est imprimé là-bas par une imprimerie locale. Aujourd'hui, les coûts sont minimes et, malgré cela, il n'y a pas de journal national.

5. Que pensez-vous des médias sociaux?

J'ai deux points de vue totalement opposés. Je m'explique... D'un côté, c'est chronophage. Ça bouffe du temps. C'est abrutissant. Tout le monde a un avis sur tout. Ça détourne les gens de beaucoup de choses, entre autres des relations interpersonnelles. Pour le professeur d'université, c'est une véritable plaie. Les étudiants pendant les cours sont sur Facebook, sur Twitter. Ils sont en permanence sur les réseaux sociaux. Après, ils vont vous dire que vous n'avez pas parlé de ceci ou de cela alors que vous en avez parlé.

De l'autre, c'est très utile. Il y a 40 ans, je téléphonais à mes parents en France et on se parlait deux minutes. Aujourd'hui, grâce aux réseaux sociaux, la distance est complètement gommée. Sur le plan de la mobilisation, c'est extrêmement positif aussi. Il y a moyen de mobiliser les gens très vite. Ce fut un accélérateur pour la « révolution du jasmin » en Tunisie. C'est un plus aussi par rapport aux répressions d'autrefois qui se faisaient complètement à huis clos. Je pense à la Syrie. Le fait qu'un type utilise son téléphone pour

transmettre des images sur les mouvements de char, sur la répression exercée à l'égard des manifestants, démontre à quel point l'information circule aujourd'hui à une vitesse ahurissante.

6. En 2011, compte tenu des multiples sources d'information, comment un journaliste peut-il faire pour s'informer adéquatement s'il veut bien faire son travail?

Première chose, le dictionnaire : pour comprendre d'où viennent les mots, comment ils se sont construits, comment ils ont évolué. Cela s'applique aussi pour les patronymes des individus.

La deuxième chose, un bon atlas et des cartes. Il faut regarder les cartes en permanence; s'attarder sur les réseaux hydrographiques. Ces réseaux ont leur importance en ce qui concerne l'alimentation et les transports. L'eau est essentielle à la vie. Il faut aussi regarder tout ce qui est géophysique : les obstacles, les frontières, les difficultés pour intervenir militairement. Ajouter à cet atlas conventionnel, un atlas historique pour connaître tous les grands mouvements migratoires. Ensuite, pour n'importe quel pays, lire au moins un bouquin qui raconte son histoire. J'ajouterais à tout cela une encyclopédie. Ce que je viens d'énumérer, c'est la base. Il faut en avoir fait le tour et, plus important encore, constamment y revenir.

En ce qui concerne les journaux, il ne s'agit pas de lire quotidiennement un journal par pays mais, pour chaque pays qui nous intéresse, celui dans lequel on va retrouver l'essentiel. Il s'agit de quelques liens URL et ça ne coûte rien. Pour ce qui est du Canada, je lis *The Globe and Mail* chaque jour car, pour moi, ce journal est le meilleur au pays. Il est complet et l'information y est toujours vérifiée.

7. On sait que la population québécoise s'intéresse avant tout aux nouvelles sportives, n'est-ce pas démotivant pour un journaliste?

S'intéresser au sport, c'est vivre par procuration. On se bat par procuration et on s'identifie à tel ou tel athlète. Il y a sans doute un effet cathartique (Freud parle de décharge émotionnelle). Le sport nous en dit beaucoup sur une société. Quand j'arrive dans un pays que je ne connais pas, je lis les nouvelles sportives. Moi, ce constat dont vous parlez me désole mais, en même temps, c'est révélateur. Qu'est-ce que ça révèle?

Primo, c'est le seul domaine dans lequel le petit, celui qui n'a pas le pouvoir, triomphe. Le Québec s'identifie facilement à ces gens-là. Secundo, nous n'avons aucun héros sur le plan historique. Tous les héros que nous avons au Québec sont des sportifs : Joe Montferrand, Louis Cyr, Alexis le Trotteur, Maurice Richard, Gilles Villeneuve. Ceci révèle que nous n'avons aucune notion d'histoire. Simon Fraser, Pierre Radisson, Médard Chouart Desgroseillers, nous ne les connaissons pas. Par contre, dans une espèce de tradition orale, il y a toujours un vieil oncle qui va nous rappeler la fameuse année [1972] où Tretiak s'est fait battre dans la série Canada-URSS.

Ce qui me déçoit aussi, c'est la manière dont on traite les nouvelles sportives, c'est-à-dire de façon superficielle, en ne parlant que des statistiques. Il n'y a presque rien sur le sport amateur. Or, ce qui est intéressant dans le sport, c'est aussi ce qui se passe derrière ou en marge. Il y a une autre façon de traiter le sport. Pierre Foglia le fait quand il couvre le Tour de France. Quand il raconte une étape de la course, il nous parle en même temps des comportements sociaux, des habitudes des Français, de la gastronomie et du sport.

8. Que pensez-vous de la télé-réalité?

C'est du narcissisme. C'est du voyeurisme. C'est éphémère. C'est quelque chose de vain. C'est d'une vacuité énorme.

Tout cela parce que les gens veulent être reconnus. Ça trahit la solitude. Partout sur la planète, le même phénomène. Je citerais tout simplement les paroles d'une chanson de Daniel Bélanger :

*Six milliards de solitude
Six milliards ça fait beaucoup
De seuls ensemble*

(*Dans un sputnik*, paroles et musique de Daniel Bélanger, 2001)

9. Selon vous, qu'est-ce qu'un bon journaliste?

C'est celui qui est curieux. Je parle ici d'une curiosité insatiable. Je connais des journalistes qui ont plus de 80 ans et qui sont encore en train de se nourrir d'information. C'est une démarche permanente qui ne doit demander aucun effort. C'est une passion en quelque sorte. Vous entendez parler de quelque chose que vous ne connaissez pas et, tout de suite, il faut aller chercher la réponse. Vous ne devez pas attendre. Prenons un exemple. Hier soir, lorsque j'ai entendu parler d'une émission sur les *Jardins du Rayol* en Provence que je ne connaissais pas, je me suis dit qu'il fallait m'informer immédiatement sur ces fameux jardins. Il y a aussi dans le travail journalistique, une dimension altruiste. Il faut avoir le souci d'émanciper son lecteur; de lui donner envie de se questionner et d'aller chercher encore plus d'information sur le sujet.

Les contacts? Ce n'est pas une nécessité. Le bon journaliste va savoir où aller chercher la bonne information. Par exemple, si je veux une information précise dans une compagnie, je sais que ce n'est pas le relationniste qui va me la donner. Je dois trouver le moyen d'atteindre le président ou le vice-président, c'est-à-dire quelqu'un qui est imputable.

Je conclurais en disant que pour bien faire son travail, le journaliste doit être discret, clair, respectueux, poli et surtout réglo.

10. Au niveau de l'information, a-t-on tendance de plus en plus aujourd'hui à remplacer le texte par l'image?

Pour que l'information reste, il faut qu'on comprenne le fond des choses. Souvent, il n'y aura pas d'explication claire, donc les gens ne mémoriseront pas l'information. C'est pour cela que l'image prime en ce moment. Ils vont se souvenir de l'image.

L'image, c'est du langage pour analphabète. On revient au temps des cathédrales avec leurs vitraux et leurs chemins de croix parce que les gens à cette époque ne savaient pas lire.

Je me méfie beaucoup de l'image parce qu'on peut la manipuler et la récupérer.

Merci Alain Gerbier!

Propos recueillis par Marie Gélinas, le 20 juin 2011, à Montréal.
